

### EMIL CIORAN: A MASK LAUGHS, ANOTHER CRIES

Carmen Opreșor, Assoc. Prof., PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

*Abstract: This article was brought about by the idea that is to be found in Livius Ciocârliie's essay Caietele lui Cioran, ( Cioran's books). The critic thinks that Cioran, who is also the author of a journal, plays the part of a literary character, and when we say so, we mean it. Cioran has created a mask for himself, and he seems to be always insincere and exaggerated, but, in the same time, deeply lyrical. In his literary work, Cioran casts a shade upon his image of a man who stands on the brink of desperation. And he does it with consciousness and humor. Even if we speak about his philosophical or his literary work, Cioran plays histrionic. He hides his real intentions and never ceases to take his reader by surprise.*

**Keywords:** Cioran, mask, histrionic, character, surprise.

Dans l'essai de Livius Ciocârliie intitulé *Les Cahiers de Cioran*, le critique commente, ou plutôt interroge, admire, ou même s'amuse à la façon de Cioran, en marge des lignes écrites par le philosophe roumain dans ses 34 cahiers qui forment un journal très intéressant. De toute manière, ce que Cioran écrit ne peut être que singulier, déconcertant parce qu'il souhaiterait à dessein à faire la nique aux critiques. En lisant attentivement les textes des Cahiers, Livius Ciocârliie découvre que, « L'apocalyptique Cioran "n'est que" un auteur comique »<sup>1</sup>.

Dès le début de son essai, l'auteur fait quelques considérations sur ce que le journal est devenu actuellement, dans l'ère post-moderne. Il considère le Journal, devenu entre temps *genre littéraire* une forme qui, "est en déclin par soi - même". Celui qui écrit un journal le fait datages par *histrionisme*, et Cioran joue bien son rôle. Mais ce que Cioran écrit, loin de nous relever une dimension de sa vie intérieure, nous offre l'image du Cioran livresque. Nous n'apprenons aucun détail sur le Cioran « en robe de chambre et pantoufles ».

Livius Ciocârliie affirme que: « la technique du journal littéraire est L'EXAGÉRATION (...). Affirmer en exagérant une vérité sur le soi profond » est une solution pour découvrir le soi. À moins que Cioran « se peint un masque tout comme fait Baudelaire »<sup>2</sup>. Et la complétion se fait tout de suite: « Cioran est plus proche de la poésie »; le philosophe est hanté par la déchéance et il manifeste de l'enthousiasme pour la déchéance. Par conséquent, Cioran traite les mêmes thèmes, tant dans ses livres que dans son journal. Le philosophe déclarait que « seul le sentiment de ma déchéance est plus intense que la déchéance même »<sup>3</sup>.

Livius Ciocârliie découvre dans l'écriture de Cioran *une nervosité éblouissante* greffée sur un *besoin de lucidité*. Cioran mène bien son rôle d'histrion parce qu'il ne cesse jamais de se lamenter. Dans ses Cahiers, il continue de jouer son désespoir au plan d'un journal intime,

<sup>1</sup> Livius Ciocârliie, *Caietele lui Cioran (Les Cahiers de Cioran)*, ed. a II-a, București, Humanitas, 2007, p. 54.

<sup>2</sup> Ibidem, p. 5.

<sup>3</sup> Ibidem, p. 94.

en l'approfondissant ou, plus exactement, en *l'imaginant*. Le procédé dont il se sert dans un tel contexte est l'exagération<sup>4</sup>.

Ainsi, l'essayiste se montre déchu par le fait que, à la place du *cynique des livres*, il fait la rencontre d'une *pleureuse*. Mais il reste tout le temps en alerte pour ne pas tomber dans le piège que le philosophe lui tend, quand il prétend avouer les pensées les plus secrètes. Le philosophe les exprime de manière à pouvoir duper le lecteur inattentif. Quand Cioran se lamente: *hélas, hélas, combien je souffre* ou *hélas, hélas, comme je suis malheureux!*, et il continue de se lamenter. Nous ne devons pas faire confiance à ses dires.

« Chez Cioran ( à ce que Livius Ciocârlie avoue) plus proches du journal littéraire sont les livres, et les Cahiers plus encore du journal vaniteux »<sup>5</sup>.

L'essayiste remarque que Cioran a eu cette vanité de la souffrance et par conséquent, le philosophe s'est composé soi même l'image d'un grand malheureux. Le critique souligne que ce serait la raison pour laquelle les Cahiers de Cioran représentent « le contraire d'un journal courant ».

Cioran a écrit ces Cahiers en essayant de défier le néant. Et cela n'est pas une chose qu'un journal habituel essaie de surprendre. Les journaux s'occupent par principe de l'éphémère ou plutôt « du non-sens de la vie ». On note dans un journal des impressions fugitives, qui se dissolvent avec la fonte des instants dans la fuite du temps.

Cioran aurait lui-même méprisé une lecture critique de ses pages de journal. La lecture même de Livius Ciocârlie semble contaminée par la manie cioranienne de douter de quoi que ce soit, de retourner et de dynamiter les lieux communs de notre langue et de notre pensée. Lire les fragments d'un tel écrit suppose toujours une attention accrue et l'acte de lecture est tel la marche sur des oeufs: tout regard superficiel, toute approbation hâtive de quelque sens, sans faire tourner la phrase dans tous les sens peuvent conduire le lecteur sur une fausse piste ou pire encore dans une impasse. Pour recourir à un syntagme du poète roumain Tudor Arghezi, Cioran est celui qui s'est habitué à « écrire à l'envers ».

Cioran énonce une pensée dont il détruit anéantit le sens à l'instant même qui suit. Par exemple, le philosophe semble s'auto compatir: « corriger mes textes traduits en anglais ou en allemand, être obligé de me relire *à la loupe*. Quel supplice!»<sup>6</sup>.

Livius Ciocârlie fait une grimace, mais il constate que le sentiment que Cioran éprouve n'est pas faux, au contraire, il est authentique, mais « le besoin de le dire fait mal ». Et c'est pourquoi il considère que Cioran se conduit comme une *prime donne* « écoute mon cher, je ne fais plus face à tant de sollicitations! », ceci n'est pas la manière de ce clochard qui criait à haute voix qu'il ne voulait qu'on le laissât tranquille et libre. C'est toujours Cioran qui se réhabilite un peu plus tard: « Il est très difficile cet art de ne pas se faire des illusions sur soi. On ne l'apprend jamais, surtout quand on croit l'avoir déjà appris ».

Livius Ciocârlie surprend le fait que Cioran ironise ce qu'il a de plus précieux et qu'il ne se laisse pas illusionné. Autrement dit, il fait *le diabolotin*.

En parcourant ligne par ligne les textes cioraniens, Livius Ciocârlie apprend à marcher sur la corde et être vigilant aux pièges difficiles à identifier que le philosophe lui tend. Cioran adopte souvent une attitude ludique, lorsqu'il place ces pièges là où un regard dépourvu

<sup>4</sup> Ibidem, p. 8.

<sup>5</sup> Ibidem, p.11.

<sup>6</sup> Ibidem, p. 54-55.

d'acuité ne peut voir. Livius Ciocârlie adopte, par rapport au texte de Cioran, une attitude tantôt ironique, tantôt auto ironique. À un moment donné, le critique nous laisse l'impression de travailler de façon désorganisée et de ne pas aboutir au groupement par *espèces* : « Travailler aux traces de Cioran n'est pas chose facile. J'ai écrit mes commentaires au fur et à mesure »<sup>7</sup>.

Mais le commentateur se voit obligé à suivre l'anti-méthode de Cioran. Il y a des moments où le critique semble se retrouver dans la situation du disciple d'un maître d'arts martiaux qui le soumet à de nouvelles épreuves inattendues. Il doit deviner à lui seul le truc. Apparemment, au long de la lecture, Livius Ciocârlie ne montre aucune préoccupation de relier n'importe comment ses idées: « maintenant, en essayant de les mettre en ordre, je me rends compte de ce qu'elles partent dans toutes les directions sans jamais converger »<sup>8</sup>.

Cependant, l'ordre s'impose et l'essayiste identifie trois visages que Cioran lui dévoile dans ses Cahiers. Il s'agit de : a) l'homme quotidien et ses menues histoires ; b) l'homme profond, bâti de tendances et c) l'image de soi de Cioran.

Surprenante est la conclusion de l'essayiste. Il explique, pour ce qui est du premier aspect, qu'il y a des données trop réduites et trop éparses, ce qui montre que Cioran n'aimait pas parler de soi et qu'il évitait de nous donner trop de détails biographiques. En revanche, nous apprenons pas mal de choses sur l'image qu'il se fait de lui-même. Les éclaircissements de l'essayiste nous indiquent qu'il cherche à venir à bout.

En écrivant sur les pages des Cahiers, il aurait pu aboutir à un tout autre résultat ou il aurait pu ne jamais avoir écrit ce livre. Il est conscient de ce que les actes créateurs doivent être doublés également par un engagement social. C'est pourquoi il souligne avec auto-ironie « *noblesse oblige* ». S'il n'avait pas réussi à discuter avec Marius Ghica et si celui-ci ne lui avait pas demandé le livre, après en avoir envoyé quelques fragments à la revue *Orizant*, il ne l'aurait peut être jamais écrit. Mais le travail est assidu et suppose pas mal de faux-pas. Il veut d'abord en ordonner les fragments et les chapitres: « j'ai abouti à sept tas, grands ou petits (...). Pendant trois semaines chez Corinne je n'ai fait que ça ».

Tout en voulant trouver un repère du soi disant l'ordre des Cahiers de Cioran, il se demande tout désespéré: « Dans l'ordre? Un à Un? Quelle espèce d'ordre? Eh bien, j'en trouverais finalement un ! Libre à vous! Tenez! Je combine, je combine, mais ça ne marche pas! Je n'y trouve aucun ordre! »<sup>9</sup>.

Même si on ne le prend pas à la légère, l'essayiste a une révélation qui sera transférée aussi au lecteur avisé et attachant au désordre brillant de l'écriture de Cioran. Celui-ci se compare soi-même à un *ouroboros*, parce que, disons-nous, ses pensées sont si immobiles et imprévisibles qu'ils te coupent sur place l'élan de pouvoir aboutir à un résultat final dans l'acte de leur interprétation. Cioran a recourt à des trucs dont nous choisissons un : « il écrit trois propositions qui se renforcent l'une l'autre et par la quatrième, il renverse tout »<sup>10</sup>. Celles-ci changent selon l'humeur de la journée, selon l'angle d'où il veut interpréter lui-même ou argumenter la position d'un autre écrivain ou philosophe sur lequel il s'arrête. À moins que ce que Cioran nous dit est toujours surprenant et son commentateur potentiel

<sup>7</sup> Ibidem, p. 24.

<sup>8</sup> Ibidem, p. 24.

<sup>9</sup> Ibidem, p. 10.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 39.

semble se trouver sur une couche de glace: s'il le prend trop au sérieux, ça ne vaut plus la peine de douter de ses idées, parce qu'il ne se situerait plus à la hauteur de celui qui les y a placées. S'il doute de ses dires, il doit faire grande attention vu qu'on ne sait jamais dans quelle mesure l'auteur même (Emil Cioran) se laisse pénétrer par le sérieux de ce qu'il affirme. Son lecteur va bientôt apprendre qu'il met en circulation une idée, la lance « avec une grandeur bouffe » pour lui faire la nique à l'instant suivant même. Puis il s'excuse hypocritement en disant que « seule *l'insincérité* en représenterait la solution de sortir de l'impasse ».

Livius Ciocârliie considère que Cioran « réfléchit pour écrire, écrit pour être intense et, pour être intense il dit des *horreurs* »<sup>11</sup>. Emil Cioran avait affirmé une fois : « l'horreur me fortifie quand elle est bien exprimée ».

Nous revenons à la comparaison avec *ouroboros*. Une première idée en serait que son écriture reste toujours suffisante à soi-même et l'histrion philosophe semble satisfait de duper son lecteur retenant à peine ses éclats de rire.

En même temps, les lecteurs ou les interprètes se voient désemparés devant son attitude de perpétuelle exagération, moderne par le cynisme auquel il ne veut point renoncer. Tant il se complait à se mettre en scène qu'il finit par devenir son propre personnage et en même temps acteur de ce qu'il met en scène. Il s'agit d'une exagération à tous les niveaux qui suscite une attaque aux limites « du trop ». Cioran s'auto-dévore et mise sur les effets de son propre jeu : « sa réussite aurait été de réaliser son but d'être un raté. Il le rate et de la sorte il devient un auteur de succès »<sup>12</sup>.

Livius Ciocârliie apprécie que Cioran a réussi à se réaliser justement par la « non réalisation de soi ». Il a été « mendiant et prince. Clochard de Gallimard ». Quand il déclame, il le fait avec pathétisme, même s'il parle de mort, décomposition, échec ou dégoût des humains : « la non sincérité est à retenir. C'est d'elle qu'il dépend. Quand il la maîtrise et s'y joue, il est incomparable. Quand il s'en laisse soi-même dupé, ... »<sup>13</sup>. L'essayiste ne continue plus la phrase, parce que, dans cette situation, l'interprète en est lui-même dupé ou bien, s'il est trop exigeant, comme d'ailleurs Cioran ne se souhaiterait jamais, il est possible qu'il en soit de nouveau déçu. La déception se produit parce que l'interprète ne peut pas en entrevoir la solution. Il en serait donc vaincu. D'autre part, l'interprète peut se retrouver très bien devant un ballon dégonflé. C'est de là que vient la déception. Il y a des situations où : « l'accolade finale, surprenante et espiègle se retourne contre lui ».

Livius Ciocârliie considère qu'au moment où il fait un aveu de bon sens, tout devient dans le contexte une simagrée. Cioran dit : « je n'ai ni la force ni le désir de rompre avec ce monde », mais ensuite tout est renversé « à quoi bon rompre avec ce qui n'existe pas ? ». Il va tout de suite continuer d'exagérer dans le sens opposé : « je manque de vocation spirituelle, c'est ça ! »<sup>14</sup>.

Et parce que nous parlons de Cioran, il est d'autant plus difficile d'échapper aux paradoxes. Celui qui méprise la critique s'avère être lui-même un critique redoutable lorsqu'il sent avoir quelque chose à dire sur l'œuvre des autres, qu'ils soient littéraires ou philosophes.

<sup>11</sup> Ibidem, p. 40 .

<sup>12</sup> Ibidem, p. 38.

<sup>13</sup> Ibidem, p.57.

Ibidem, p. 57 –58.

L'essayiste constate avec satisfaction que : « je retrouve chez Cioran mes propres réserves par rapport à certains écrivains tant loués et c'est pour cela peut-être que je le vois comme un très bon critique, exécutant un formidable portrait de Constantin Virgil Gheorghiu, que personne n'a pu supporter : c'est un mélange de fou, de rusé, de reptile et de Smerdiakov (...) extrêmement humble, mais au fond agressif et calculé »<sup>15</sup>.

Cioran semble vouloir redevenir sérieux en parlant de poésie. C'est la grande poésie qui le touche véritablement. Il a écrit sur les poètes profonds du monde et il est capable de s'exprimer avec chaleur et même délicatesse parfois comme s'il avait été persuadé que ces poètes sont les défenseurs des plus grandes vérités.

Quant à Paul Celan, il affirme : « je me tenais en silence à distance de lui, par crainte de ne pas le blesser car tout le blessait en fait ». Livius Ciocârlie complète cette fois-ci que Cioran comprend que les vrais poètes ne peuvent pas être histrions : « l'histrionisme te fait échapper à la souffrance et même à la mort. L'histrion est spécialiste en suicide, et c'est en silence que le poète se jette dans la Seine »<sup>16</sup>.

Cioran a eu aussi une relation toute spéciale avec Nietzsche. Malgré qu'il ait toujours soutenu s'être séparé de la pensée de Nietzsche, Cioran s'est manifesté avec hostilité par rapport à n'importe quel système philosophique. Mais Nietzsche a été un fondateur de système. Pour ne pas laisser son lecteur en proie au lion cioranien, Livius Ciocârlie met le point sur le i : Nietzsche accepte tant la souffrance que le jeu. Cioran joue à la souffrance<sup>17</sup>. Cioran déteste le système parce qu'il déteste l'ordre, la catégorie et qu'il préfère *les nuances*. La complétion de Ciocârlie : « la nuance représente la pensée *soft*. Les catégories, comme le système d'ailleurs font partie de la pensée *hard* » place mieux le commentateur de Cioran dans l'ère post-moderne. L'essayiste nous explique pourquoi Cioran ne préférerait pas la métaphysique. Le philosophe de Rășinari le leur coupe court en clôturant le sujet : on ne peut pas faire de la métaphysique que si l'on a détruit en soi-même le bon sens ou le cynisme ».

Plusieurs journalistes et critiques roumains considèrent que ce livre écrit par Livius Ciocârlie est sa meilleure œuvre. Qu'il soit un bon livre, nous le prouve le naturel de son discours. Nous assistons à un échange de répliques à travers lequel Cioran - celui qu'on commente - complète le commentateur. Entre les deux, on tisse des ponts de communication et de consonance d'idées. Les deux se présentent à nous comme deux compétiteurs redoutables. Sans tomber en psychanalyse, nous devons souligner que Livius Ciocârlie s'est intéressé à la forme journal dès son âge tendre. Il a commencé à écrire un journal à partir de ses 9-10 ans. Plus tard, quand il devient écrivain, l'essai et le journal vont devenir deux formes qui le représentent. Par exemple, il a écrit *Le Paradis dérisoire. Journal sur l'indifférence* ou *La vie entre parenthèses*. Livius Ciocârlie se découvre plusieurs affinités avec l'esprit de Cioran que nous ne pouvons nous imaginer à une première lecture. D'abord il a détesté le métier de professeur et surtout celui de professeur universitaire. Dans une interview publiée au journal *L'Observateur culturel (Observatorul cultural)*, il avouait avoir raté la chance de sa vie : « celle de végéter jusqu'à la fin ».

Quand on serait tenté de dire qu'une affirmation plus cioranienne que celle-ci n'est pas possible, nous apprenons que l'écrivain menait une vie ordonnée et qu'il avait voulu faire

<sup>15</sup> Ibidem, p. 80-81.

<sup>16</sup> Ibidem, p. 81.

<sup>17</sup> Ibidem, p. 95.

quelque chose pour lui. C'est pourquoi il se réveillait tous les matins à 5 heures et qu'il commençait à travailler à ses livres et cela est une preuve de rigueur inavouée, masquée par le jeu à l'indifférence envers la culture et les gens. Cependant, le processus créateur l'a toujours attiré et l'a poussé au travail assidu mais, avant d'être pris au sérieux, le critique se confesse de nouveau : « je fais beaucoup de théâtre dans ce que j'écris, mais dans la vie quotidienne je n'aime pas cela ».

Nous nous posons donc la question : ne devrait-on y entrevoir une main tendue vers Cioran ?

Le style critique de Livius Ciocârliu est si fascinant qu'il nous attire même au moment où il a tort. Il n'abuse jamais de la terminologie critique et se plie en commentaire sur le style même de l'auteur analysé. C'est pourquoi dans *Les Cahiers de Cioran* la manière dont le critique dialogue avec Cioran, l'écrivain commenté, paraît si naturelle que le lecteur aussi se laisse entraîner dans ce jeu.

« La critique de Livius Ciocârliu, dans ce qu'elle a de plus représentatif, est mobile et intelligente : elle réfère donc, le moins possible, consacrant, en revanche, le plus d'espace à la discussion et à l'interprétation »<sup>18</sup>.

### **Bibliographie :**

Ciocârliu, Livius, *Caietele lui Cioran (Les Cahiers de Cioran)*, ed. a II-a, București, Editura Humanitas, 2007.

Negoîțescu, Ion, *Scriitori contemporani (Écrivains contemporains)*, ed. îngrijită de Dan Damaschin, Cluj, Editura „Dacia”, 1994.

---

<sup>18</sup> Ion Negoîțescu, *Scriitori contemporani (Écrivains contemporains)*, ed. îngrijită de Dan Damaschin, Cluj, „Dacia”, 1994, p. 104.